

# L' Abeille.

6me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. ”

6me Année.

VOL. VI.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 3 NOVEMBRE 1853.

No. 4.

## ADIEUX A LA POÉSIE.

Au nombre des jeunes poètes, dont une mort prématurée brisa trop tôt la lyre, on peut compter Pierre Louis Arondineau, décédé à l'âge de vingt ans. Il entra fort jeune dans un petit-Séminaire, et bientôt il eut surpassé ses condisciples dans tous les genres. Mais c'est vers la poésie qu'il tourna son activité. Les vers latins, les vers grecs, les vers français coulaient de sa plume avec une merveilleuse facilité. On trouvait des vers sur tous ses cahiers, dans son bureau, autour de lui. En un mot, il réalisait perpétuellement l'hyperbole du poète latin.

“ Quidquid tentabam scribere versus erat. ”

Eglogues, fables, dithyrambes, cantates, odes, satyres, stances, élégies, romances, cantiques, ballades, &c. &c. jaillissaient en foule de sa pensée comme les flots d'une source vive.

Vers la fin de ses *humanités*, la poésie ayant fatigué son corps débile par des émotions trop vives et trop fréquentes, on dut lui interdire ce qui faisait tout son bonheur. C'est alors qu'il écrivit la pièce suivante, véritable testament de poète.

## ADIEUX A LA POÉSIE.

Adieu rêves, transports ! plus de chants, plus de lyre.  
Serrons de ce nectar un cœur infortuné,  
N'allaitons plus ce cœur d'un si tendre délire ;  
Brisons entre nos mains ce luth d'or, qui soupire  
Comme un jeune époux couronné.

Car on m'a dit : “ Le ciel accuse ta folie,  
Enfant, tu ne dois pas chanter ainsi toujours,  
Ne vas pas t'enivrer de trop de mélodie,  
Mais bois, silencieux, la coupe de ta vie,  
Et glisse muet sur tes jours ! ”

Pose un frein à ta bouche, et ris d'un art frivole ;  
Laisse sous les rameaux siffler l'oiseau craintif.  
Tout prépare ton cœur pour une autre parole,  
Sans suivre le penchant et la vaine auréole  
Des chœurs au cinnor plaintif.”

Adieu donc, chants d'Eden, céleste symphonie  
Des lyres de Daphnis, des harpes du Thabor !  
Ma muse a soupiré le chant de l'agonie.  
Adieu, blanc séraphin, bel ange d'harmonie,  
Qui me couvrais d'une aile d'or !

Je ne chanterai plus !—Mais, avant de me taire,  
Je veux que mon beau luth vibre un dernier soupir ;  
Je veux que sous l'abri du chêne solitaire  
Il rende encore un son doux et plein de mystère,  
Comme un cygne qui va mourir.

Je ne chanterai plus ! ni le jour ni dans l'ombre,  
Quand le ciel est couvert du manteau noir des nuits ;  
Soit qu'aux champs dépouillés voltige un brouillard  
sombre,

Soit que le printemps vienne avec ses fleurs sans  
nombre,

Avec ses plaisirs et ses bruits !

Je ne chanterai plus une vague pensée ;  
Je ne chanterai plus mes bonheurs et mes maux,  
Les bois, la grande mer, la cloche balancée,  
Le ciel, les vitraux peints, et la flèche élancée  
Des hauts clochers de nos hameaux.

Pourtant à mon berceau j'eus des songes étranges !  
Jeune encor, je me plus à moduler des vers ;  
Je bégayai du Christ les sublimes louanges,  
Je chautai les oiseaux, et le ciel, et les anges,  
Et l'épine des buissons verts.

Pourtant, plus d'une nuit, sur ma couche passée,  
Mon cœur harmonieux veille dans les concerts,  
Souvent d'un rêve d'or sa langueur fut bercée,  
Et par les séraphins mon âme cadencée  
Crut se réveiller dans les airs.

Pourtant j'aimais voguer sur une eau qui s'épanche  
Du vert pilier des monts jusqu'aux saules du val,  
Lorsque la nuit paraît et que sa reine blanche  
Pour voir son beau corps pâle avec atrait se penche  
Sur le miroir du pur cristal.

Pourtant, en moi je sens un penchant qui m'entraîne,  
Une voix qui me dit : “ Chante, ” et moi j'ai chanté,  
Non pour un feu trompeur qui s'éteint dans la plaine,  
Mais comme le ramier qui murmure sa peine  
Au bois par la brise agité.

Je suis bien malheureux ! sans soupirs et sans aile,  
Je ressemble à Jacob sur l'Euphrate ou le Nil ;  
Mais Jacob accordait sa cithare fidèle,  
Jacob chantait parfois sur sa harpe immortelle  
Pour se consoler dans l'exil.

Tout chante autour de moi ! le tonnerre sur l'onde,  
Le tendre rossignol au bois silencieux,  
Le vent sur la montagne ou sur la mer profonde,  
Sur la grève les flots, l'homme en ce triste monde,  
Les anges au plus haut des cieux.

Les cieux ! là tu marquis, Seigneur, ma destinée !  
Là m'attend en silence un luth d'ivoire et d'or ;  
Mais mon âme ici-bas, d'épine environnée,  
Languissante, bat l'air de son aile fanée  
Qui brûle de prendre l'essor.

Ah ! je voudrais monter vers ce lieu plein de char-  
mes,

Ce pays de plaisir, d'amour et de bonheur,  
Où la sainte Sion vit pure et sans alarms,  
Où le céleste époux sèche toutes les larmes  
D'épouses dormant sur son cœur.

Je languis.... Le captif à la plage étrangère  
Soupire son malheur afin de l'adoucir ;  
Je languis aussi moi, prisonnier sur la terre :  
Dieu, laisse-moi mon luth pour bercer ma misère,  
Laisse-moi chanter ou mourir.

## CORRESPONDANCE DE SAINT-HYACINTHE.

LES ADIEUX AU VIEUX COLLÈGE DE  
SAINT-HYACINTHE.

DISCOURS PRONONCÉ AUX EXERCICES  
LITTÉRAIRES DU 25 JUILLET 1853.

MESSEIGNEURS,

MESSIEURS,

C'est toujours avec le sentiment du bonheur et de la joie la plus vive que l'Écolier voit le moment où il lui sera donné de recevoir les caresses de ses parents chéris, en leur présentant les récompenses dues à son travail et à ses succès. Mais aujourd'hui, malgré ce théâtre et ces couronnes, ces refrains joyeux, cette assemblée brillante pour applaudir à son triomphe, l'Élève de St. Hyacinthe ressent au fond de l'âme une tristesse qu'il ne peut réprimer. D'où viendrait donc ce chagrin étrange ? Ne reviendrait-il pas ses bons parents après dix grands mois d'absence ? Ne retrouve-t-il pas ses amis du village ? Le toit de la naissance ne doit-il pas l'abriter bientôt ? N'a-t-il pas encore songé aux promenades et aux fêtes que lui prépare l'amitié de ses frères ? A-t-il oublié la tendresse de sa mère ? . . . . Pardon, Messieurs, s'il ne sait pas dénigrer ses regrets lorsque vous l'invitez à l'allégresse, mais encore quelques instants, et un départ douloureux va s'opérer.

Il nous faut quitter ce Collège ! et lorsque nous reviendrons après les jours du repos, ce ne sera plus dans cette maison que nous aurons à habiter—Mais qu'y a-t-il donc là de si affligeant ? Nous allons échanger une habitation étroite et incommode pour un vaste et magnifique édifice, situé dans un site qui offre tous les agréments. Tous nous félicitent de notre bonheur et nous engagent à joindre des avantages que ce nouveau Collège présente et à exprimer en même temps de nouveau notre gratitude au citoyen bienveillant qui les a procurés à la jeunesse de son pays, et aux généreux souscripteurs qui ont aidé à élever cette construction splendide : ce sentiment de reconnaissance, il est bien vif dans nos cœurs ; ces avantages de la nouvelle demeure qui nous attend